

Si l'essentiel m'était conté...

André Belleau

Volume 4, numéro 21, mars 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1962). Si l'essentiel m'était conté.... *Liberté*, 4(21), 186-189.

Chronique

Si l'essentiel m'était conté...

"Celui qui a les testicules écrasés... n'entrera pas dans l'assemblée de Iahvé." — Deutéronome, XXIII, I.

On ne saurait déceimment mettre des esclaves en garde contre une trop grande liberté. On n'invitera pas les pauvres à se méfier de la richesse. On ne répètera pas à des eunuques : la femme, c'est le péché.

De même, on n'ira pas dire aux Canadiens français : l'anti-cléricalisme peut comporter de graves dangers. Qu'il en comporte ou non, est *pour l'instant*, un autre problème.

Pour l'instant, donc, nous voilà tous unis "au coeur du commun combat". Nous avons décidé d'en finir avec le cléricalisme, les sept têtes de l'hydre dussent-elles repousser septante fois sept fois. L'unanimité est stimulante et peut-être nous joindrons-nous, de notre vivant, à cette ronde fraternelle autour des bûchers éteints où Jacques Godbout donnera la main au frère Untel qui la donnera à Gérard Pelletier qui la donnera à l'abbé O'Neil qui la donnera à Guy Viau qui la donnera au Père Bradet qui la donnera au Père Régis, etc. Ce sera bien émouvant.

Par conséquent, c'est entendu. Pas question d'écrire ou de dire des choses qui soient de nature à susciter des obstacles, à troubler les combattants, à brouiller l'objectif. Je ne suis pas porté à faire des reproches aux Français qui, sous l'occupation,

oubliaient parfois de reconnaître les mérites indubitables de la culture allemande. Ce n'était pas le temps, au plus fort de la campagne contre l'université Sainte-Marie, d'aller glorifier l'oeuvre éducative des Pères Jésuites.

Au plan de la *praxis*, ce combat et la loyauté élémentaire qu'il commande me satisfont suffisamment pour que je sois tenté d'y voir un engagement véritable.

Pendant ce temps, il est de plus en plus difficile de trouver ici un homme avec qui l'on puisse parler du Christ.



Nous crevons dans un désert. La Parole est absente. La soif la plus essentielle au creux de nos consciences doit s'éteindre au déterminisme le plus fade et le plus écoeurant, défini par des facteurs variables tels les mauvais sermons du père X... ou les millions de ces révérendes mères... Autrement dit, chacun tente d'imputer au cléricisme ce qui, normalement, devrait résulter de la liberté individuelle. Ainsi, l'accessoire en vient à déterminer l'essentiel. On en est alors réduit à bénir ces hasards où une amicale complicité, une complicité de catacombes, fait l'offrande de ce qu'elle sait de Saint Paul, cet être mystérieux, du mysticisme hindou, du bouddhisme zen... Ici, en 1962, pas un seul prophète, pas un seul *proférant*, non pas de vérité, mais de vie. Pas un seul théologien qui vaille. Les quelques exceptions que tout le monde connaît ne font que souligner l'inférieure carence. Il y a bien la nouvelle manière de certains feuilletonistes ecclésiastiques qui consiste à hypostasier Dieu, le plus grand nombre de fois possible dans la même page, à l'Amour avec un grand A, sorte d'entité abstraite doté des propriétés du raisin vert : elle sert à remplacer sans pudeur l'amour avec un petit a. Mieux vaudrait qu'ils se taisent. Aux prélats et abbés trop occupés à faire bon marché des droits des citoyens à l'aide de sophismes indignes, aux fédérations cléricales baptisant leur appétit de puissance au nom d'une démocratie à laquelle elles ne croient pas, aux Jésuites et à leurs ligueurs, champions de la Vérité, notamment à Saint-Rémi d'Amherst, aux religieuses qui ont vendu leur vocation contre le plat de lentilles des bonnes

et belles obligations à 6% et qui torturent, dans nos écoles, les âmes de nos petits, je dis donc humblement ceci : " Parlez-nous du Christ ". Notre milieu a soif d'une parole vivante. Il en meurt... Mais bien sûr, le grand silence règne, troublé seulement par le bruit de crécelle de l'anticléricalisme, accessoire promu au rang de l'essentiel, parce que l'essentiel est escamoté, combat humiliant et dévorant auxquels quelques-uns tiennent comme au seul lien fragile qui les rattache encore à Celui dont on ne parle jamais et à la religion qu'il a fondée.

Cet essentiel, je ne prétends pas qu'il doive être le même pour tous. Aussi vais-je me situer en deçà d'une certaine limite dialectique. Je me contenterai alors d'affirmer qu'il serait normal, chez les intellectuels, que le Christ, ou la religion in se, agissent à tout le moins comme révélateurs des options fondamentales, comme un des facteurs explicites de définition des positions individuelles.

Allez-y voir. Le sujet est tabou.

*
* *

Par le détour de ce long préambule, j'arrive enfin à la littérature. Ce que j'ai tenté maladroitement d'y expliciter place sous un éclairage très particulier un ouvrage récemment paru. J'écrivais dans l'avant-dernier numéro de " *Liberté* " (no. 18) : " *Donc, maintenant, et jusqu'à nouvel ordre... c'est le temps des hommes* " ... J'ajoutais que si, " *dans quelques décennies* ", un écrivain canadien-français décidait d'écrire " *le Temps de Dieu* ", ses confrères accueilleraient " *son oeuvre avec tout le respect dont des hommes sont capables* " ... J'oubliais cependant d'apporter une précision essentielle, à savoir que la dimension de l'humain peut s'accroître prodigieusement lorsqu'un être libre parle de Dieu.

Dans " *Convergences* " (1), un homme qui a réussi à arracher aux sorciers et à lui-même une liberté dès l'abord compromise, livre, dans un emportement viril et somptueux, l'acquis de cette liberté, sa moisson substantielle. Qu'il s'agisse du Christ charnel, de la femme, du milieu sociologique, de la liturgie, de

(1) Éditions H.M.H., Montréal, 1961, 324 pages.

littérature ou de musique, la pensée de Jean Le Moyne, à la faveur de riches et amples variations, finit toujours par empoigner solidement, — c'est le mot — deux ou trois réalités essentielles : que la condition humaine, c'est l'incarnation ; que nous sommes au monde et que la vraie vie n'est pas absente ; que la chair fut jugée digne de porter la nature divine du Christ ; que les magiciens et les " prophètes d'avilissement " ont menti . . .

C'est à dessein que je n'emploie pas les mots " vérités " ou " certitudes ". Ce qui colle à la vie n'a pas besoin du superflu de la vérité. Chacune des études de ce livre exemplaire signifie une angoisse dépassée, un déterminisme aboli, un abcès crevé, bref, un vecteur de vie retrouvé. J'en prends à témoin un chapitre tel " le journaliste et l'intérieure occupation " et je me dis qu'on ne peut arriver à cela sans au préalable se refaire soi-même. Et je connais peu de choses aussi atroces que cet autre chapitre, " l'atmosphère religieuse au Canada français ", lequel s'achève en de cryptiques sanglots . . . Ici, l'analyse ne s'arrête pas au seuil du cléricisme. Elle fait sa trouée dans l'épiphénomène et débouche sur une autre réalité. L'Enfer ? Il ne m'est pas possible d'en décider.

La souple et libre abondance du style empreignent souvent ces pages d'un force calme, sûre d'elle-même. Pourtant, elles proposent moins des réponses qu'une aventure, une aventure que je n'imagine pas sans périls. Ceci, je ne le dis pas à la manière de celui qui est en haut, regardant le chemin parcouru, mais comme quelqu'un qui se trouve en bas et qui lève les yeux pour voir ce que cela représenterait . . .

" "

" Convergences ", où un peu d'eau dans ce désert . . .

André BELLEAU